

LES PROBLÈMES MÉTALINGUISTIQUES DANS LA TRADUCTION LITTÉRAIRE : LE CAS DE LA TRADUCTION FRANÇAISE DE *MERCY* D'ITA MBABA

Inyang Jenny Benjamin, PhD
Department of Modern Languages and Translation Studies
University of Calabar
ORCID ID: 0009-0007-2357-7274
jenibyang@yahoo.co.uk

et

Prof. Olusegun Adegboye Gbadegesin
Department of French
Ekiti State University, Ado Ekiti
gbadegesinsegun1971@gmail.com/olusegun.gbadegesin@eksu.edu.ng
+2348024367835

RÉSUMÉ

Cette étude aborde la question des problèmes linguistiques, métalinguistiques, et des termes techniques dans la traduction des textes littéraires en se basant principalement sur une traduction commentée du roman d'Ita Mbaba intitulé *Mercy*. Elle relève et illustre des difficultés culturelles et linguistiques qu'a faites face la traductrice au cours d'exercer son devoir du texte. Ces difficultés comprennent les problèmes polysémiques, lexico-sémantiques, les faux-amis, la lacune, les idiomes, les faits socio-historiques, les problèmes liés au système de l'administration territoriale du Nigéria et les systèmes de nomination parmi les avocats travaillant dans les chambres d'avocats au Nigeria entre autres. Pour contourner ces problèmes, l'article propose que le traducteur ait et s'appuie sur son bagage cognitif, surtout pour résoudre les problèmes des idiomes et ceux liés aux faits socio-historiques propres au Nigeria. En ce qui concerne les problèmes liés au système de l'administration territoriale au Nigeria, l'article propose des recherches documentaires intenses et systématiques y compris consulter des experts des domaines des droits et de l'administration territoriale exerçant dans les pays francophones pour pouvoir avoir les équivalents des termes techniques. En vue des difficultés rencontrées, il serait judicieux de garder à l'esprit que le texte littéraire peut, dans certaines circonstances, se ressembler aux textes de registre spécialisé, ce qui exige que le traducteur adopte des approches techniques. Pour des problèmes culturels rencontrés pendant cette étude, le bagage cognitif et une bonne maîtrise de l'usage expressif de la langue d'arrivée sont incontournable dans la traduction de ce genre de la littérature.

Mots Clés : traduction littéraire, problèmes culturels, idiomes, métalinguistique, bagage cognitif,

ABSTRACT

This study explores the issue of linguistic, meta-linguistic problems and technical terms in literary translation, based mainly on a commented translation of Ita Mbaba's novel titled Mercy. It illustrates a number of cultural, linguistic difficulties encountered by this author during the translation of the text. These difficulties include, lexicon-semantics, polysemy, false-friends, lacuna, idioms, socio-historical references, problems related to the Nigerian territorial administrative system and the ranking system adopted in Nigerian law firms among others. To overcome these different difficulties, this paper suggests that the translator relies on his cognitive baggage, particularly when dealing with problems connected to the translation of idioms as well as when dealing with problems linked to socio-historical references pertaining to Nigeria. The paper further suggests that, to deal with problems pertaining to the administrative system adopted in Nigeria, the translator should rely on a profound and systematic documentary search. This may consist in consulting experts in the law and territorial administration professions operating in French speaking countries to find the equivalent of technical terms used in the source text. In view of the problems encountered during the translation of the text under study, it will be helpful to bear in mind that, the literary text may, in certain circumstances, integrate features which are typical of specialized texts, thereby warranting the translator to adopt approaches suited for the translation of technical and specialized texts. In view of the other cultural problems encountered during the translation of the text under study, it will equally be helpful to consider that a strong cognitive baggage and a perfect mastery of the expressive usage of the target language are central to successful literary translation.

Keywords: Literary Translation, Cultural Problems, Idioms, Proverbs, Meta-linguistic, Cognitive Baggage.

INTRODUCTION

Les partisans des théories dites linguistiques envisagent la traduction comme une opération purement linguistique, donnant naissance à un produit linguistique, équivalent à un produit linguistique relevant d'une autre langue et d'une autre culture. Vue sous cet angle, la traduction a pour objet la langue, c'est-à-dire l'expression verbale concrétisée par des graphismes noirs sur fond blanc ; par exemple des mots, syntagmes ou phrases (énoncés) écrits sur papier blanc (Durieux, 1988 : p.356 ; Okeke, 1995 : p.115 ; Obisike, 2013 : p.26 ; Eke, 2000 : p.17). On peut voir cette conception du processus traductionnel dans la définition que (Vinay et Darbelnet, 1977 : p.7), donnent à l'acte traductif. Pour eux, traduire consiste à « faire passer d'une langue dans une autre tous les éléments de sens d'un passage et rien que ces éléments, en s'assurant qu'ils conservent

dans la langue d'arrivée leur tonalité et en tenant compte des différences que présentent entre elles les cultures auxquelles correspondent respectivement la langue de départ et la langue d'arrivée ». Dans la même lancée, (Ladmiral, 1994 : p. 11), trouve que, si l'on synthétise la majorité des définitions qui tentent de saisir l'objet de la traduction, on verra que la linguistique et la stylistique jouent des rôles majeurs dans l'acte traductif. Il note donc que force est de relever que « la traduction produit un texte-cible sémantiquement, stylistiquement, poétiquement, rythmiquement, culturellement, pragmatiquement équivalent au texte-source ».

Malgré le succès qu'ont connu les théories linguistiques, on reconnaît que la traduction est une opération multidimensionnelle et complexe. C'est, en effet, une opération qui va au-delà de la linguistique pour englober l'ontologique et l'historique (des facteurs métalinguistiques). Par exemple, la traduction tient compte de plusieurs éléments culturels, la monovision de l'auteur de l'original, le niveau de formation du traducteur et la culture générale de ce dernier entre autres facteurs essentiels. Les théories interprétatives et décisionnelles s'alignent largement à ce fait (Durieux, 2004 : p. 354). Partant de ce constat, on a tendance à voir en traduction une opération culturelle, donnant lieu à un produit culturel correspondant à un produit antérieur relevant d'une autre culture (Davis, 1984), (Ndukauba, 2000 : p. 11). Selon certaines écoles de pensée, même la traduction des textes scientifiques et techniques exigent du traducteur des compétences culturelles et extralinguistiques. (Stolze, 2009 : p. 124) note à ce sujet que :

When we accept that texts function within cultures, there must also be some cultural features discernable in those texts. Cognitive text processing based on reading is a partly intuitive interaction between the bottom-up input of the text structure and the top-down intervention of the content of one's memory. That means that understanding can be put down to linguistic structures on the text level that first

triggered the respective cognitive reaction. Culture will be present in texts, even in technical ones. And culturally based conventions of text construction may even constitute a major translation problem for scientific communication. Detecting cultural elements in texts therefore is decisive for translation.

Si nous acceptons que les textes fonctionnent selon les cultures, nous devrions aussi admettre que ces textes comportent des référents culturels discernables. L'analyse cognitive des textes basée sur la lecture est une interaction partiellement intuitive de tout le contenu notionnel du texte et de tout ce que le traducteur peut se souvenir. Ceci veut dire que la compréhension du texte pourrait, à première vue, être considérée comme étant dépendante des structures linguistiques du texte. Les référents culturels sont présents dans tous les textes, y compris les textes techniques. Les conventions sur la construction des textes basés sur la culture pourraient même poser des problèmes sérieux à la traduction dans le cadre des communications scientifiques. Dépister les éléments culturels dans les textes est donc une étape décisive en traduction. [Notre traduction]

Pour (Inyang et Iwunze, 2018 : p. 33), les théoriciens et professionnels de la traduction ont coutume d'envisager le texte littéraire comme un texte hyper connotatif, construit dans un langage qui vise premièrement des effets émotionnels et esthétiques. Ainsi, l'originalité d'une littérature est mesurée sur la base de l'emploi personnalisé du langage et sa traduction devrait viser la création d'un effet propre à susciter une réaction affective, une émotion esthétique voisine à celles qu'engendre le contact avec l'original. Toutefois, il existe des situations où le texte littéraire est structurellement hybride, intégrant des éléments de littérarité et de non-

littérarité. Pour être plus précis, il existe des genres comme le roman scientifique qui intègre le langage littéraire et scientifique.

Force est toutefois de noter à ce niveau que, la traduction, vue comme opération culturelle ou métalinguistique, paraît plus visible au contexte de la traduction littéraire. En effet, le texte littéraire a cette particularité de s'imprégner abondamment de la culture de la société qu'elle reflète ou dont elle est issue. Comme l'illustre si bien (Gutu, 2010), le texte littéraire « est porteur d'un vécu, d'un regard sur le monde, de vérités morales, universelles, intemporelles, et de valeurs esthétiques qui, par-delà le thème ou l'anecdote, laissent leur marque sur le lecteur ». Dans le même élan, (Rabacov, 2014) définit la traduction littéraire comme un processus consistant à pénétrer dans la mentalité de l'écrivain, dans son imagination, dans la culture de son peuple et à maîtriser brillamment les techniques de leur transfert dans la langue cible. La définition ci-avant implique l'extrême complexité de la traduction littéraire. Elle implique aussi un certain nombre de difficultés traductionnelles propres au texte littéraire. Cette étude tente d'illustrer ces difficultés en s'appuyant sur une traduction de l'anglais vers le français de « *Mercy* », un roman écrit par le Nigérian Ita Mbaba. L'étude se focalise essentiellement sur les problèmes de type métalinguistique et sur une traduction sélective du premier chapitre de l'œuvre.

ÉLÉMENTS ET PROBLÈMES MÉTALINGUISTIQUES DANS LA TRADUCTION DES TEXTES LITTÉRAIRES

Il serait important d'emblée de définir le concept de problème métalinguistique. De manière simpliste, on peut dire que les problèmes métalinguistiques sont un ensemble de difficultés qui dépassent le fait linguistique. En d'autres termes, on les appelle les problèmes « extralinguistiques ». Selon (Fagbohun, 2009 : p. 13), on les définit comme des difficultés

relatives aux références culturelles d'un texte à traduire. En effet, les problèmes extralinguistiques ou métalinguistiques peuvent émaner des difficultés à traduire des phénomènes tels que les idiomes, les proverbes, les faits sociaux et historiques et tout autre élément culturel qui très souvent reste « enfoui » dans le texte à traduire. Ainsi, pour mieux définir les problèmes métalinguistiques dans un texte (surtout un texte littéraire), il conviendrait inévitablement d'avoir une conception juste ou acceptable des deux concepts de « culture » et «mondovision» de l'auteur (de l'original).

Selon plusieurs anthropologues et linguistes, la culture est l'implicite partagée par une communauté ou une société. Elle constitue l'arrière-plan socioculturel d'un peuple et englobe les mœurs et coutumes, les habitudes alimentaires, la mode, les traditions et la langue entre autres. (Levi-Strauss, 1967 : p. 358), la présente comme un ensemble de systèmes symboliques parmi lesquels il note principalement le langage, les règles matrimoniales, les rapports économiques, l'art, la science, la religion. Comme il le précise, « tous ces systèmes visent à exprimer certains aspects de la réalité physique et de la réalité sociale, et plus encore, les relations que ces deux types de réalité entretiennent entre eux et que les systèmes symboliques eux-mêmes entretiennent les uns avec les autres ».

En tant que communication sociale, le texte littéraire est appelé à être fondé sur plusieurs réalités culturelles. Partant de ce préalable, on a tendance à voir en le roman, le poème ou le théâtre, un texte qui implicitement ou explicitement comporte des éléments culturels, historiques ou ontologiques ; ce que (Guiraud, 1971, p. 651) appelle « signes sociaux », y compris:

- i. Les signes d'identité notamment les systèmes d'uniformes, de décorations, les noms et les enseignes entre autres.

- ii. Les signes de politesse à savoir la prosodie, les formules de politesse, les habitudes gastronomiques entre autres.
- iii. Les rites, les modes vestimentaires et les jeux entre autres.

En effet, selon (Guiraud, 1971), la communication sociale – en l’occurrence la littérature a pour objet de « signifier entre les hommes et par conséquent entre l’émetteur et le récepteur. La société est un système de relations entre les individus qui a pour but la procréation. La défense, les échanges, la production, etc. A cette fin, la situation des individus au sein du groupe et des groupes au sein d’une collectivité doit être signifiée ». A en juger par les observations d’une part de Levi-Strauss et d’autre part de Guiraud, le concept de culture est très complexe et pas toujours facile à discerner dans un texte à traduire. (Clouet et Sanchez, 2004 : p. 70) soulignent pertinemment ce fait lorsqu’elles notent que :

Traduire [un texte littéraire] c’est penser la culture dans son rapport avec les autres cultures. Si l’on se réfère au texte écrit en général, et plus particulièrement au texte littéraire, il existe des faits culturels différents d’une communauté linguistique à l’autre qui font partie intégrante du message véhiculé par les mots du texte. Lorsque le traducteur ne tient pas compte de ces faits culturels, il prend le risque de passer à côté de l’intention communicative de l’auteur.

Il va donc sans dire que la traduction des éléments culturels ou métalinguistiques dans un texte littéraire demande du traducteur non seulement une bonne appréhension du concept de culture mais aussi de grandes aptitudes extralinguistiques. Ceci implique un grand bagage cognitif pouvant permettre au traducteur de déceler et tenir compte de tous les signes sociaux contenus dans le texte, ceci de manière à bien négocier les étapes de compréhension, déverbalisation et

même de réexpression. Comme (Lederer 1994 : p. 142) le dit si bien, le bagage cognitif du traducteur comporte des souvenirs, faits d'expériences, d'éléments qui ont marqué le traducteur d'émotions ; les connaissances linguistiques et extralinguistiques emmagasinées à plus ou moins long terme dans la mémoire, y compris les connaissances théoriques, des imaginations, le résultat de réflexion, le fruit des lectures, la culture générale et le savoir spécialisé.

LE CORPUS ET SA TRADUCTION

Le Corpus

Comme nous l'avons tantôt signalé, cette étude se limite à une traduction du premier chapitre de l'œuvre d'Ita Mbaba intitulée « *Mercy* ». L'œuvre en elle-même raconte l'histoire d'un avocat qui, ayant perdu tout espoir de trouver du travail à la capitale du pays, rentre à son état d'origine pour chercher une embauche au Ministère de Justice. Il n'est pas à la fin de son espoir lorsque, même dans son état d'origine, il ne trouve pas d'emploi et est condamné à se contenter d'ouvrir un bureau d'avocat privé, entreprise qui ne lui rapporte pas grand-chose. Son métier d'avocat le met dans des situations compliquées et le pousse à prendre des décisions difficiles. Une de ces situations difficiles le mène à tomber sur des personnes dangereuses et seul la grâce de Dieu lui permet d'en sortir sain et sauf.

1.1. Traduction du Corpus

Chapter One

“Good morning Madam”!

Ufan greeted the middle aged lady, who walked with a slight bend into the air conditioned room-office of the Under-Secretary, Planning. He had waited for the past thirty minutes for the officer in charge, who the ever busy typist had said was having a meeting with the Permanent Secretary.

“I suppose you are Mrs. Una, Madam”. Ufan inquired.

“Yes! Can I help you?” The officer replied showing Ufan to a seat on the opposite side of the wide oval writing table. The small flag of the Republic on the table was an eloquent testimony of the mark of authority of the human being behind it. Ufan fumbled with the small bag he carried and removed an envelope, brought out the content and handed it over to the officer.

“I was invited for an interview...” He began “but I received the invitation letter only last week. I was in Lagos and came back last week to see the letter waiting for me at home. From the date on the invitation letter, it’s clear that you have conducted the interview already ...” he tried to explain.

“Yes ... I see ... you’re a lawyer...” the officer interrupted Ufan, anxious to force him to end his preambles and say what he came for.

“Can I still be interviewed? Or is there any more opening to be filled?” Ufan asked, apprehensive of a chide by the officer.

“Mr. Ufan, as you can see, we conducted some interviews for the Ministry of Justice three months ago. Those that came were interviewed and the list has been passed on to the Ministry for selection and appointments. I’m afraid you’re late. May be you should talk with the Permanent Secretary, Ministry of Justice. By the way, why didn’t you come for the interview?” Mrs. Una asked and handed the interview letter back to Ufan.

He collected it, thanked the lady and excused himself. He did not attempt to answer the question posed by the lady. Of course, he knew it was not a genuine question so what was the use answering. He must see the Permanent Secretary, Ministry of Justice. Or, maybe, he should forget it. After all, he did not fancy the job of a State Counsel from the onset. He did not even want to work with the government.

That was why he did not consider it necessary to press on for the issuance of a study leave letter to him, which he had applied for when he entered the university. He had been advised to apply for study leave, without pay, when he left the classroom for the university. That was to enable him to be re-absorbed by the Ministry of Education on completion of his studies. He did apply, though he did not see the need.

He had reasoned then that Law studies would not take him back to the Ministry of Education. But because he did not want to resign his appointment as a teacher, the better option was to put in for study leave – not with pay, because even the serving teachers were not paid as and when due. He

had applied for the study leave through his last Headmaster, Ukpong, the same month of November the University opened for classes. He had believed Ukpong would treat the letter accordingly.

Ukpong, the Drunk! Did he remember such things? Only God knows whether he did pass the letter on to the appropriate Ministry for necessary action. But Ufan did not receive any feedback throughout his four years stay in the university and he did not mind.

He did not until he left the university and applied to the Law School at Lagos. That was when he discovered that his past would be a necessary part of his future. The condition for admission into the law school did require recommendations from one's last school and last employer. It was also mandatory to account for every year, even months, spent outside school, right from when one finished his primary school education. The law school, therefore, needed a confidential report on him from his University Dean as well as from the State Teaching Service Commission – which employed him for two years before he entered the university. It was not easy to get the recommendation letter from the employers. They said they did not know him:

“I’m surprise, Sir, I ... I applied for study leave since November 1981. Please call for my file where the necessary information must be.” Ufan informed Mr. Inyang, the Principal Secretary, Teaching Service Commission at Calabar.

The latter had told him that there was no information about Ufan beyond a duplicate copy of an appointment letter issued to him in 1979 and an upgrading paper (about him) the same year. Nothing indicated that he was no longer in the service of that he never applied for study leave.

“From what you’ve told us, it means you absconded from the service, which is too bad and if so, there is nothing we can do.” Mr. Inyang concluded.

Ufan pleaded. Inyang must help or he would miss the admission to Law School. As a Christian, he could not and did not tell lies. He actually applied for leave to go and study. There must have been a mix-up somewhere – in the office – and that should not be blamed on him.

Inyang listened with patience and sympathy. But there was nothing he could do. Maybe the last Local Government Office where Ufan served could help with the necessary information at least, something to show that Ufan served as teacher under them and left for school with permission or with the consent or knowledge of his employer. Inyang advised him.

Ufan requested for a letter from Inyang to take to the local government education secretary concerned and he obliged. The next day, Ufan, with difficulties, paid his fare to Ibiaku Ntok Okpo in Ikono, the headquarters of his last working station. Mr. Esiere, the Superintendent of schools in

charge of the area, was not in the office and was not likely to be back that day. Ufan would have to call another day, a clerk informed him.

Ufan was annoyed and weak, having travelled the one hundred kilometer distance and spending his little purse only to be told “sorry”. Couldn’t any other office help his case, at least, look for his file so that he could be sure his study leave letter was there?

The kind clerk in the office volunteered to help. Ufan gave his particulars. No luck! Only his name was seen as one of the teachers appointed in 1979. That was all. Ufan applied to be allowed to do the search himself. Still no success. What could have happened to his file? Did it require some monetary inducement to retrieve it from hiding? He did not have the money and he would not give it, even if he had.

There was none of that old staff he knew in the office four years back. Could some hostile staff have destroyed his file?

He remembered that Mr. Essien, the last superintendent he met before leaving for the university, was not quite friendly with him. Could he have been funny? No! He would not be so mean. By the way, where was Mr. Ukpong, his last headmaster? Did he actually submit his study leave letter? Hope he did not play some tricks with his name in the voucher while he was away studying. It was easy for someone to draw his salary throughout the period without his knowledge.

Ufan left for home, worn out, bitter and frustrated, thinking of how to find the transport money with which he could repeat the journey the next day.

When Ufan finally met Mr. Esiere the next day, the latter expressed his inability to help Ufan in so far as his personal file was not there to give the required information. He also told Ufan that Ukpong had died and so whether or not Ufan actually applied for study leave could not be authenticated by his office. He would, therefore, not write that Ufan served as a teacher under his domain during the period under review. There was nothing to authorize him to write.

It was the sudden arrival of Mr. Ekpenyong, the first headmaster with whom Ufan worked and who Ukpong succeeded, that brought some respite to Ufan. Ekpenyong was very happy to see Ufan.

“Ete”, he told Mr. Esiere, “this is Mr. Ufan Abak, a very good boy, very hard-working and godly. He is now a law student, or Mr. Abak, have you graduated?” Ekpenyong introduced Ufan, with excitement.

“I think Mr. Abak is very lucky person. Actually we were looking for records or for persons to vouch for him. I was not here when he claimed he worked here and when he claimed he worked here and there are no records to attest for him. You came quite on time to help him”, Mr. Esiere informed Mr. Ekpenyong, feeling happy.

“Please, if it is Mr. Abak, I’m ready to vouch for him. He was here – a very good teacher and I’m sure he will be a very good lawyer. He was here. Mr. Abak, welcome. How is school? Mr. Ekpenyong explained and asked, excited, as he came to his rescue. Ufan could now afford to smile after two days.

Mr. Ekpenyong ‘AA’, as they fondly called him, came quite on time, as an answered prayer, to reduce his problems.

With that high commendation, Mr. Esiere was willing to write something about Ufan:

“Mr. Ufan Abak was a teacher under this zone from 1979 to 1981. However, there are no records to show when or how he left the service,” Esiere signed.

He would not delete the last sentence despite persuasions and pleas. It was ‘WAI’ time and he would not risk his job because of helping a stranger. War Against Indiscipline (WAI) emphasized truth and honesty and he must write what he saw and could defend.

Mr. Inyang did not like Mr. Esiere’s last sentence about Ufan. It was damaging. The Commission, he said, was looking for people like Ufan who left the service without notice – and would be collecting salary after, illegally.

Ufan swore by his honour he was clean and truthful. He was not the bad egg. Mr. Inyang said he was still willing to help but for him to do so an order must come from a superior authority. Ufan must see the Permanent Secretary – the almighty in the Commission – for a final say.

Ufan prayed and went to see the Permanent Secretary. He helped, but not without a scold. It did not matter, as far as the recommendation was given.

Surprisingly, Mr. Umana, who was assigned to write the recommendation letter, became quite friendly with Ufan and lavished his praise generously on him, especially when he discovered that Ufan was a writer. He wrote a good recommendation letter for Ufan. With such experience behind him, Ufan did not want to work with or for the government again.

While in Law School, he boasted he was not leaving Lagos after his studies. He would stay on a take up appointment with a company – bank or an oil company. Or, he may even work with a private legal firm for a while before he could set up his own law office.

De l’Aglais “WAI” (War against Indiscipline), le GCI fut instauré pendant le premier mandat du General Muhamadu Buhari pour lutter de manière draconienne contre la corruption. Cette méthode fut un des emblems frappants de la dictature militaire des années 80 au Nigéria et en quelque sorte, une forme d’intimidation contre ses enemies politiques.

Because his peculiar circumstances required immediate re-settlement after studies, he also thought he could take up a government job-if the worst come – just to cool off the tension of schooling unsupported.

That was why he filled the Civil Service employment form while in Lagos and sent it quite ahead of time to the Ministry of Establishment of his state. Because he was in Lagos then, he used his home contact address on the form, that is, his village address.

He was not to stay in Lagos. Everything and everybody worked to make sure he did not. Nobody gave him a job. And of the twenty five applications he wrote and circulated, only three recipients cared to acknowledge receipt and only one – the Nigerian National Petroleum Corporation (NNPC) – invited him for interview. By all standards, he performed well at the interview and was congratulated. He was recommended for the post of a legal officer. He waited daily expecting the appointment letter, which never came.

So he left Lagos for home, after he could no longer afford what to eat, and after he had overstretched the charity of his kind relation, Udo, with whom he stayed for the duration of the Law School. He must return home, where the kind arms of cultural ties and kinship were sure to embrace him and provide him with a respite till he could find his feet.

Of course, he had thought that if everything else failed, the Ministry of Justice would not fail. They were in need of lawyers to assist the Attorney General. He only needed to show interest.

That was why he felt so assured, when he reached home and saw the letter of interview from the Ministry waiting for him. His people even told him that the government sent secret agents to come to the village to find some information about him. The agents had speculated that he was a very important person – a Magistrate – to – be!

“Can I see the Permanent Secretary, please?” Ufan inquired at the Ministry of Justice Headquarters. The messenger showed him to the office of the secretary to the Permanent Secretary. He waited after filling the form to see the boss.

Will the officer agree to see him? What will she tell him? Could be, she would not recognize him. He had met her often when he was in the University. She was a good Christian and he had invited her, more than once, to their students’ programmes organized by the Christian Law Students, an organization he led in the University. The Christian Union had invited her also during the ‘Profession’s night’ – to address and motivate the law students who were members of the Union. Each time, Ufan was the person who went to invite her. He reasoned that that should be a good premise to stand for this request for assistance for a job. Those were his thought flashes as he waited.

“Good Day, Madam!” Ufan greeted the Permanent Secretary and sat down on the seat the lady showed to him.

The lady was busy signing some forms, piled in front of her. She was not in a hurry to listen to him or did she really want to see him?

“Yes, what is it?” she lifted up her face and bent down again as she spoke. “I’m listening. Go ahead.” She urged him.

“I hope you still remember me, Madam!” Ufan started, uneasily.

“Yes...!” she dropped her pen and looked up. “Barrister Abak ... Ufan Abak!” he told her.

“Yes ...?” She tried to recall.

“When I was in the University of Calabar (UNICAL), I invited you to many of the students’ programmes”. Ufan was still searching for a familiar ground to introduce the purpose of his visit.

The lady showed she was not going to be very patient. She went for her pen again.

“I see! You passed out from Calabar University. Can I help you?” She asked, concentrating again on the forms before her.

Ufan told her his story, without faith. All the faith and confidence he built up for the discussion just disappeared on his discovery that the lady was not ready to talk with him on familiar ground. Perhaps the demands of office were much on her and he was adding to her discomfort. He felt guilty.

“You see, the number we interviewed was more than we expected. Already we have deployed fifteen and ten more are on the waiting list. We want to see if those employed will accept the offer before we can consider those on the waiting list. You can then see that the chances of one who was not even interviewed are very slim, or should I say not encouraging. Why didn’t you come for the interview? For a whole three months you did not show up. You should have attended the interview...” She concluded with the rebuke.

"But what is this I read in the newspapers last week that the ministry is short of lawyers and that you even want to enter into a pact with the Law School at Lagos to supply new lawyers to the state Ministry?" Ufan tried to counter the Permanent Secretary.

“Well, I’m not aware of such shortage. You said who said it? In any case, what you see in the papers may be political manifesto,” she explained and forced a smile. “May be, you will be luckier next time, if there will be another tender, sorry, interview” she advised.

“Actually, some of us never really fancied working with the ministry and would only think of it as the last resort” Ufan blurted to call her bluff.

“Now, can you please introduce me to any private firm that you think will accept me to work with them?” Ufan requested.

“You should rather ask for a firm you’ll like to work with. Maybe, you should try Ekong-Bassey. His is a reputable law office and he is friendly. But I don’t know if he needs a junior. You can try”, she urged him with genuine interest.

“Please give me a note to him. Something to show I’m not out of the blues,” Ufan prayed and she obliged.

Barrister Ekong-Bassey was quite kind and easy to approach. He regretted his inability to do the Perm Sec. the favour she asked for.

“The truth is that we are already two in the chambers at the moment and we are expecting a third to join us in June. Not much is entering the chambers these days. It’s hard everywhere and so it is not reasonable to overstretch the resources. May be I should send you to my friend, Mike, at Uyo. I guess he will need a junior now. Where do you stay at Uyo? We may even use you to hold our briefs at Uyo”, he explained with eagerness to help.

Ufan understood him. This was the type of man he would love to work with – frank and simple, yet firm. He thanked the man and gave him a collection of the poems he wrote. The man was happy. So he was a poet! He remarked.

Before he left Calabar, he earned an introductory not to Barrister Mike at Uyo for a possible assistance. He was further advised to report back if he found no luck with Mike.

He did not. He would not even love to work with Mike. The man was arrogant and egoistic. He was more interested in finding out why Ufan did not know or did not identify with him during his school days as other law students did or didn’t he hear of him?

He was still thinking of Mike and how he could cope with him when a sharp knock on the door frightened him and he stood up briskly on his feet, startled. He looked round foolishly. Where was he and who was that? Suddenly, he came to himself. So he had slept and for so long in this hot afternoon? He went back to his seat, rubbed his eyes, face and hands.

Eheh! What exhaustion could do to him! He tried to tidy up the scattered, flying sheets from the file he was reading before sleep invaded the room and seized him. The oscillating standing fan may have been responsible for such a planless sleep on duty. And, imagine the extent of the aimless dream – reliving his immediate past with such details.

“A minute, please!” He shouted as the knock on the door came again, and as he tried to put his writing desk in order. Who knows who was at the door.

Helen, his typist, opened the door with trembling hands – worried and afraid of what may have happened to her boss. She smiled weakly when Ufan said he was alright.

“I knocked on the door many times without hearing any sound, except the fan. I was afraid...

“I’m alright ... I’m alright ... “Ufan assured the girl apologetically.

“Somebody is waiting to see you!” She told him.

“Who is it and what for”? Ufan inquired.

“He says he is your friend and works in a bank, “she answered.

“Did he say what he wants?” He asked.

“You. He said he wants to see you. He doesn’t want to pay consultation fee, “she complained.

“Oh, let him in. Tell him to come in, Ufan ordered the girl.

He glanced round the office room again to make sure everything was in place. He adjusted his seat and made himself comfortable behind his executive – type office desk. Yes, this was today, no more the mocking yesterday of fear and anguish. Away with the dreams of the ugly past.

“Yes, come in!” Ufan called out to the visitor at the door. “Ekom! Can it be ... Ekom!” It was Ekom, his student-days bosom friend and brother. Ekom was his learned colleague of the wig and gown, with whom he shared many secrets and hopes. It was nice to meet, hug, shout and talk together again but now on a raised plain of faith and relief.

LES PROBLÈMES MÉTALINGUISTIQUES DANS LE TEXTE À TRADUIRE

Dans « *Mercy* » d’Ita Mbaba (au chapitre Un), on observe une variété de problèmes métalinguistiques. La majorité de ces problèmes sont culturels, notamment le problème des idiomes, des référents socio-historiques, des particularités du système d’administration territoriale au Nigéria et les systèmes d’éducation entre autres. Nous allons, dans cette partie de notre étude, illustrer ses problèmes avec des extraits tirés de notre traduction.

1.2. Les idiomes

Les idiomes sont des expressions figées. Comme les proverbes, ils sont propres à une communauté linguistique ou une culture et dans certaines circonstances, à une époque. Le Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (2010 : p 31) donne un total de trois définitions au mot « idiome ». La première présente le concept comme « une langue propre à une communauté, généralement une nation [ou] un peuple. La deuxième stipule que l'idiome est un ensemble de moyens d'expression d'une communauté considérée dans sa spécificité. Et la troisième définition que donne le centre stipule que l'idiome est « un usage linguistique propre à une région, à une province, à un groupe social, indépendamment d'une structure politique, administrative ou nationale ». Toutes les définitions du concept d'idiome montrent le rapport de l'emploi de la langue avec une culture particulière (Saussure, 1962 : 32). De ce fait, les idiomes se traduisent très souvent par des équivalents et sont des phénomènes linguistiques à forte référence socioculturelle, propre à une communauté linguistique particulière, ils représentent de véritables outils/canaux pour l'éducation et la transmission des informations et des valeurs socioculturelles et historiques (Fagbohun , 2009 : p,17, Inyang, 2012 : p, 62). Dans le texte de départ de notre étude, on rencontre certains idiomes susceptibles de poser des énormes problèmes de traduction, surtout au traducteur inexpérimenté. Nous illustrerons ici quatre cas :

LD 1 : He was not a bad egg. (p.8)

LA 2 : Il n'était pas un canard boiteux.

LD 3 : Ufan was still searching for a familiar ground to introduce the purpose of his visit (p. 12).

LA 4 : Ufan attendait toujours que s'ouvre une brèche pour introduire le but de sa visite.

LD 5 : Please give a note to him. Something to show that I'm not out of the blues", Ufan prayed and she obliged. (p.14)

LA 6 :-Je vous prie de lui écrire un mot à mon sujet. Quelque chose qui m'éviterait l'embarras d'être comme arrivé à l'improviste, lui demanda Ufan, avec tant d'insistance et son interlocutrice lui accorda sa demande.

LD 7 : He was more interested in finding out why Ufan did not know him or did not identify with him during his school days as other law students did. (p.15)

LA 8 : Il passa son temps à chercher pourquoi Ufan ne le connaissait ou ne l'avait point fréquenté, comme tous les autres étudiants de droits le faisaient pendant leurs années dans la faculté.

De la LD à la LA, on peut voir des exemples d'idiomes qui, du point de vue morphosyntaxique et morphologique, varient de la culture anglophone à la culture francophone et pourrait être un casse tête pour le traducteur inexpérimenté. L'expression anglaise « to be a bad egg » de la LD1 pourrait par exemple littéralement être traduite par un traducteur inexpérimenté comme « être un mauvais œuf ». Ce qui causerait un contre sens si non un « non-sens ». Pour éviter un tel scénario, il est préférable de le traduire par l'équivalent français « être un canard boiteux ». Dans le même ordre d'idée, un traducteur non-expérimenté pourrait traduire l'expression anglaise « associate with someone » en la LD 7 comme « s'associer à quelqu'un ». Ceci, inéluctablement causerait un contre-sens. Il est pourtant plus judicieux de le traduire par l'équivalent français « fréquenter quelqu'un ».

Les faits socio-historiques

Dans notre traduction de *Mercy*, nous avons également rencontré des problèmes liés à des faits socio-historiques propres au Nigéria. Un bon exemple est l'allusion historique que l'auteur fait à la page 8 quand il cite le sigle WAI (War Against Indiscipline). Un traducteur inexpérimenté qui ne discerne pas ou ne relève pas ce détail culturel, passerait à côté du sujet. Un tel traducteur ne se limiterait qu'à traduire WAI littéralement comme « Guerre Contre l'Indiscipline (GCI) »

sans toutefois ajouter des notes ou explications qui permettraient au lecteur de saisir l'implicite historique et politique que l'auteur tente de faire passer ici. Il faut souligner qu'en parlant de WAI dans cette partie de l'œuvre, l'auteur emmène le lecteur averti (Nigérian, surtout) à se souvenir des temps de la dictature militaire au Nigéria, particulièrement certains des affres du régime du General Muhamadu Buhari, instigateur du WAI. Il est donc important de restituer cet implicite en ajoutant des notes en bas de page.

Les différences de système d'administration territoriale

Certains énoncés du texte révèlent le système d'administration territoriale du Nigéria, qui est remarquablement différent de celui des pays francophones. Dans plusieurs parties du texte à traduire, l'auteur parle du « Local Government Administration » qui ne pourrait avoir d'équivalent parfait dans les modèles d'administration territoriale adoptés dans plusieurs pays francophones. En fait, contrairement au Nigéria qui est un état fédéral et qui reconnaît le « Local Government Area » comme l'une de ces plus petites unités administratives, les pays francophones ont des modèles d'administration territoriale qui intègrent les Provinces, les Départements, les Sous-préfectures, Les Arrondissements, Les Districts et les mairies. Il est donc difficile de trouver l'équivalent parfait du « Local Government Area » parmi les catégories d'unités administratives existant dans les pays francophones. Dans ce cas, nous trouvons préférable d'emprunter le terme anglais « Local Government Area ».

Les systèmes de nomination

On voit cet élément de la culture dans certaines parties du texte de départ où il est question d'identifier les avocats travaillant dans les chambres d'avocats. Un bon exemple est donné dans l'extrait LD 9-LA10 suivant :

LD 9 : Maybe, you should try Ekong-Bassey. His is a reputable law office and he is friendly (p.14).

LA 10 : Je vous conseille de tenter votre chance chez Maître Ekong-Bassey. Sa chambre est une des plus célèbres et il est un ami.

L'extrait ci-dessus est illustratif du fait qu'au Nigeria on a souvent tendance à identifier un bureau d'avocat par le nom de son créateur ou actionnaire principal, parfois sans le titre anglais de « Barrister ». C'est pourquoi, l'auteur dit « try Ekong-Bassey » comme s'il s'agissait d'un produit fabriqué. Un traducteur inexpérimenté serait tenté de traduire l'expression ci-avant sans y ajouter le titre « Maître » comme il est de coutume dans les sociétés francophones.

CONCLUSION

Cette étude s'est focalisée sur les problèmes métalinguistiques en traduction de textes littéraires. Elle s'est principalement basée sur une traduction commentée du premier chapitre de l'œuvre romanesque d'Ita Mbaba intitulée *Mercy*. Elle a relevé et illustré des difficultés culturelles rencontrées par la traductrice au cours de faire la traduction du texte. Ces difficultés comportent les idiomes, les faits socio-historiques, les problèmes liés au système de l'administration territoriale du Nigéria et les systèmes de nomination parmi les avocats travaillant dans les chambres d'avocat au Nigeria.

Pour contourner ces divers problèmes, il a fallu que l'on puise abondamment de notre bagage cognitif. Ceci nous a permis particulièrement de résoudre les problèmes des idiomes et ceux liés aux faits socio-historiques propres au Nigéria. En ce qui concerne les problèmes liés au système d'administration territoriale au Nigéria, nous nous sommes livrés à des recherches documentaires qui se sont voulues intenses et systématiques. Ceci a exigé principalement à

consulter des experts en droits et en administration territoriale dans les pays francophones pour pouvoir avoir les équivalents analogues des termes techniques. Cette recherche documentaire a également pris à consulter des documents comme les dictionnaires techniques et glossaires en français pour explorer les termes techniques rencontrés pendant la traduction. En face de ces difficultés, il serait judicieux de garder à l'esprit que le texte littéraire peut, dans certaines circonstances, se ressembler aux textes de registre spécialisé ; ce qui fait que le traducteur adopte des approches souvent considérées en traduction comme techniques ou spécialisés. Pour les problèmes culturels rencontrés dans cette étude, il serait important de garder à l'esprit qu'un bagage cognitif lourd est incontournable en traduction littéraire ainsi qu'une parfaite maîtrise de l'usage expressif de la langue d'arrivée.

OUVRAGES CITÉS

- Centre National des Ressources Textuelles et Lexicales. *Nouveau dictionnaire du français*, Paris :CNRT/OrtLang, 20entre National de Ressources Textuelles et Lexicales. (2010). definition.
- Clouet, R. & Sanchez, H. (2004). Remarques sur la traduction littéraire : Un exemple pratique. *SAnales de Filologica Fracesa*, 12, pp. 68-79.
- Davis, S. M. (1984). *Managing corporate culture*. Ballinger Pub. Co.
- Durieux, C. (2004). «Vers une théorie décisionnelle de la traduction». *Une Littérature, Histoires Images Sociétés du Monde Anglophone (LISA)*. Vol. VII, No. 2, pp. 349-367.
- Durieux, C. (1988). *Fondement didactique de la traduction technique*, Paris : Didier eruditio.
- Eke, L. (2000). *A Handbook of Translation Practice (English-French)*, Abakaliki : Willyrose and Applessed Publishing Comapny (WAP), 2000. (p.17).
- Eke, L. (1998). *Translating proverbs from African to European languages*. in E. O. Anyahie (ed) *Studies in Culture*, Okigwe, Fasmen,
- Fagbohun, J. A. (2009). *Théorie et pratique de la traduction. notions élémentaires*. Ibadan : Agoro Publicity Company, (p. 13).

- .Guiraud, P. (1971). *La sémiologie* (Que sais-je? No. 1421). Presses universitaires de France. (p.651).
- Gutu, A. (2010). Quelques considérations sur la traduction littéraire en tant que processus exégétique spécifique et variété de la traduction des œuvres. in *Ecrit Traductologiques*, Paris : PUF.
- Inyang, J. B. & Iwunze, E. I. (2018). Le problème des termes techniques/ scientifiques dans la traduction de textes littéraire : Le cas de Mercy d'Ita Mbaba. *Journal of Language and Linguistics (Joll)* No.4, November, pp17-34, ISSN : 2408-7696, E-ISSN : 2659-0689.
- Inyang, J. B. (2016). The Naija Language and the « Naija Language Akademi » as an Ideological movement. *An International Journal of Language, Littérature and Gender Studies [LALIGENS]* Vol. 5 (2), No. 12, pp. 16-24.
- Inyang, J. B (2017). The use of information and Communication Technologies (ICTS) in Foreign Language Teaching in Nigeria : Prospects and Challenges. *An International Journal of Arts and Humanities [IJAH]* Vol. 6 (1), No. 20, pp. 124-134.
- Inyang, J.B. (2014). Traduire les idiomes et les proverbes en cas de déficit cognitif du traducteur. *NDUÑODE Calabar Journal of the Humanities* Vol. 11, No. 1, January, pp. 62-69, ISSN : 1117-5621.
- Ladmiral, J. R. (1994). *Traduire: théorèmes pour la traduction*. Paris : Gallimard, 1994.
- Lévi-Strauss, C. (1967). Chapitre XIX. La théorie de Granet. In *Les structures élémentaires de la parenté* (pp. 358–373). De Gruyter Mouton. <https://doi.org/10.1515/9783112317204-021>
- Lederer, M. (1994). *La traduction aujourd'hui, le modèle interprétatif*. Paris: Hachette FLE, pp. 142-145.
- Mbaba, I. (2009). *Mercy Uyo* : Salem Books.
- Ndukauba, K. (2000). *Eze va à l'école (Traduction d'Eze goes to school de Nzekwu et Crowcher, 1963)*, Okigwe : Fasmen Communications, (p.11).
- Nkoro, O. I. (2013). Une évaluation des textes traduits: Le cas de la traduction de la Bible en anglais, français et igbo. *Journal of Translation Studies and Research*, 1/1: pp. 21-32.
- Okeke, K. (1995) « Understanding Translation and Interpreting for Professional Orientation. In J.Ka-anayo Okeke's (ed), *Ideas in Development: A multi-Disciplinary Overview*, Owerri: Creative Educational Management Consultants, pp. 118-134.
- Rabacov, G. (2014). La Traduction en Europe : Instrument de transfert culturel. *Texte*. XII(2) , p.72-79.

Saussure, F. (1962). *Cours de linguistique générale*. Paris : Gallimard, (p. 32).

Stolze, R., (2009). Dealing with Cultural Elements in Technical Texts for Translation. *The Journal of Specialised Translation*, Issue 11-January, pp. 124-145.

Vinay, J. P. & Darbelnet, J. (1977), *Stylistique comparée du français et de l'anglais*. Paris: Didier, (p.7).